

LA HARAT DE SETIF (ALGERIE)

Reçu le 01/03/2008– Accepté le 01/09/2008

Résumé

A Sétif, il existe une habitation nommée harat. Elle a pour origine la maison coloniale qui s'est transformée pour répondre aux pratiques locales des habitants. Les espaces qui caractérisent la harat sont la dakhla, le haouche, la satha, le stah et la stiha et autrement dit les espaces entrée, cour, coursive, grande terrasse et petite terrasse hérités de la maison coloniale. La harat sétifienne est conçue dans un système introverti et est réalisée dans une enveloppe homogène. Le haouche en est le pivot.

De modèle, elle est vite devenue un type adopté par la population sétifienne. La harat permet aujourd'hui une vie de voisinage et une culture de l'urbanité que notre logement collectif n'égalera peut-être jamais. Quelque part dans notre habiter, la harat s'ancre bien dans notre patrimoine urbanistique et architectural et peut servir de modèle au logement collectif.

Mots clés : harat, modèle, logement collectif, voisinage, urbanité.

Abstract

In Setif, it exists a house called harat. It has for origine the colonial house wich has transformed to answer local praticals of inhabitants. Spaces wich characterize the harat are the dakhla, the haouche, the satha, the stah and the stiha. Otherwise spaces entrance, courtyard, passage running, big terrace and small terrace inherit from the colonial house. The setifian harat is conceived in a introverted system and is realized in a homogenous envelope. The courtyard is the pivot. From a model, it has quickly become a type adopted by the setifian population. Today, the harat permits a life of neighbourhood and a culture of courtesy that or collective house will never equalize. Somewhere in our inhabit, the harat anchor well in our urban and architectural patrimony and can serve as a pattern to the collective house.

Key words : harat, pattern, collective house, neighbourhood, courtesy.

M. ABBAOUI
N. AZIZI

Département d'Architecture
Université Ferhat Abbas
Sétif
Algérie

ملخص

في سطيف ، يتواجد مسكن يسمى الحارة . أصلها المنزل الاستعماري ، الذي تحول من اجل التجارب مع الممارسات المحلية للسكان . الفضاءات المميزة للحارة هي الدخلة ، الحوش ، السطحة ، السطح و السطحية ، بعبارة أخرى هي فضاءات كل من المدخل ، الفناء ، الرواق ، السطح الكبير و السطح الصغير الموروثة عن المنزل الاستعماري . صممت الحارة السطايفية بنظام الانفتاح إلى الداخل و أنجزت بغلاف متجانس ، حيث يمثل الحوش محورها الأساسي . من نموذج معزول ، أصبحت سريعا نمطا تبناه أهل سطيف . فالحارة التي تحملت طويلا الاندماج الاجتماعي ، ساهمت في خلق حياة جوارية وثقافة حضرية ، التي ربما لن يمثلها السكن الجماعي ، الذي أنشأ منذ الاستقلال إلى يومنا هذا . وهكذا أصبحت الحارة تتجذر جيدا في موروثنا العمراني و المعماري و أضحت لها مكانا ما في نمط السكن الجماعي .

الكلمات المفتاحية: حارة ، نموذج ، سكن جماعي ، جوار ، حضرية .

Introduction

L'objectif premier de toute architecture est la recherche du bien-être de l'homme. Ce dernier ne peut se sentir à l'aise que dans un milieu qui lui procure un confort physiologique et psychologique. Un être même dans son milieu physique naturel risque d'être déraciné si on essaie de lui spolier ses pratiques de tous les jours. Parfois, l'histoire fait bien les choses. Une habitation appelée harat [1] est née du mariage de la maison coloniale avec cour et de pratiques sétifiennes locales. Il y a quelques années, lorsque notre travail de recherche était encore à l'état embryonnaire, nous lisions dans le livre de Edouard T. Hall, La Dimension Cachée, qu'il existait dans quelques états d'Amérique ce qu'on appelle des « villages urbains ». Il dit à ce propos en citant Gans que ce dernier a mentionné le problème du "village urbain". Le "West End" de Boston servait en fait à transformer les villageois immigrants en citadins, dans un processus étalé sur trois générations [2].

A Sétif, la harat a permis au villageois de devenir citadin et au citadin vivant dans l'individuel d'apprendre à goûter à la vie de voisinage.

La harat qui date de l'époque coloniale est là, debout, toujours aussi majestueuse qu'à sa première apparition. La bâtisse est restée la même, inchangée dans ses habits de l'époque : les murs, l'enveloppe et les espaces proprement dits. Seuls ont changé les occupants; ce sont maintenant des habitants qui appartiennent à une même communauté, à la même société. Certains d'entre eux se rappellent encore l'époque où la harat à son état originel, dans sa configuration la plus simple, abritait des communautés de fois différentes : juifs, chrétiens et musulmans ont habité ensemble. La harat représentait alors une habitation qui permettait la cohabitation [3] de cultures différentes.

Définition de la harat

La harat est à l'origine une habitation typiquement coloniale. Et si nous considérons qu'au départ elle a abrité les pratiques des quelques colons installés dans le chef-lieu des Hauts Plateaux sétifiens (il n'y avait pas que des Français à Sétif...) avant de s'ouvrir à celles locales des Algériens, elle s'est transformée par la suite en un modèle avant de finir sa course statutaire comme type qui allait se généraliser durant toute la période coloniale et même à l'aube de l'indépendance.

Qu'y a-t-il eu de changé pour que cette maison coloniale avec cour se voie investir du rôle de harat ? Sur le plan constructif, structurel, organisationnel et spatial rien n'a changé. Ce qui a changé ce sont les pratiques, les relations entre catégories d'âge et de sexe. Ce qui a changé, ce sont les relations entre les différents espaces, entre ces espaces et le monde extérieur. Ce qui a changé surtout, ce sont ces relations spatiales qui, de l'état stable, sont devenues changeantes avec le temps, avec les saisons, avec les

événements.

Ainsi, prenant comme prétexte les nouvelles pratiques, la harat s'est mise à renommer chacun des espaces qui la composent :

- le haouche a pris la place de la cour ;
- la dakhla a remplacé l'entrée de l'habitation ;
- les espaces satha, stiha et stah qui se sont substitués respectivement à la coursive, à la petite terrasse souvent transformée en une véranda et à la grande terrasse qui recouvre partiellement ou totalement la harat.

La harat est donc une maison coloniale qui s'est transformée en une habitation conforme aux pratiques locales. Elle est conçue dans un système introverti. Elle donne sur une rue, peut être traversante ou située dans un angle. Elle ne dépasse que rarement le rez-de-chaussée plus un étage. La plupart de ses espaces sont couverts par des toitures en tuiles.

Pourquoi le choix de la harat ?

Plusieurs raisons.

Il suffit d'observer ce qui se passe chez nous, dans notre habitat collectif, pour remarquer deux types d'habitants : celui qui vient directement de la campagne ou bien d'une maison individuelle et celui qui a transité par une harat. Les comportements sont différents. Le dernier est plus enclin aux sens de la solidarité et de l'hospitalité que les deux premiers. Il a gardé certains repères et certaines valeurs de la vie de voisinage [4]. La vie de voisinage l'a bien préparé à la vie collective.

Ensuite, que pouvons-nous tirer comme enseignements d'une multitude de logements qui se ressemblent tous, parfois étrangement. Chaque harat, au contraire, est unique même si elles présentent toutes le même caractère. Enfin, n'oublions pas que la harat se situe à la croisée des chemins : celui qui arrive de l'individuel et celui qui mène au collectif.

Il est alors intéressant de se pencher sur l'observation des rapports de cohabitation et de voisinage dans la harat. Dans cette dernière, chaque famille essaie de faire prévaloir sa conception de civilité et du bon voisinage. Ce sont ces données justement qui manquent le plus dans notre habitat collectif. La conception du collectif doit donc s'inspirer de la harat car celle-ci est un habitat local empreint d'urbanité [5].

(Source : travaux des auteurs)



Figure 1 : Situation
(Source : Carte INC, Institut National de Cartographie)

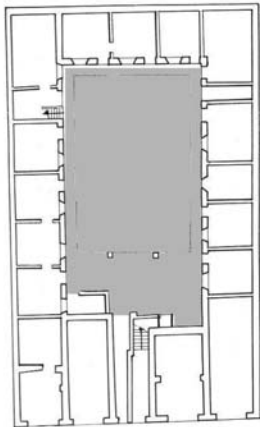


Figure 1a : R.d.c

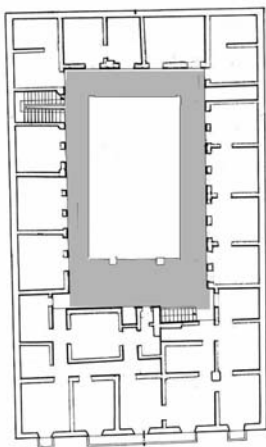


Figure 1b : Etage

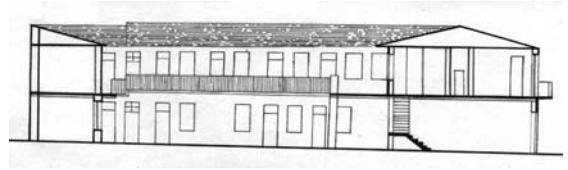


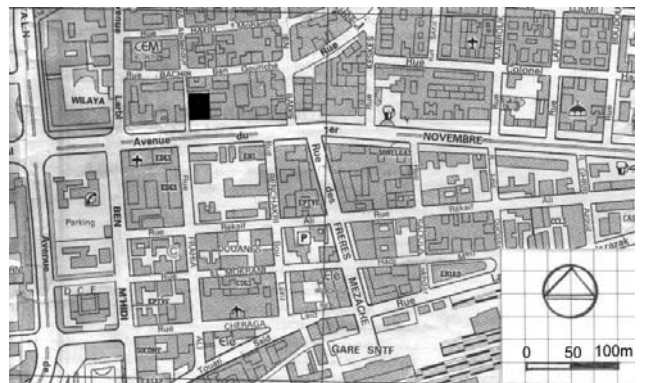
Figure 1c : Coupe AA

Harat Attar (Figures 2a, 2b, 2c)

Harat Attar a une particularité assez singulière. Elle est située dans une parcelle longée à l'ouest par un passage piétonnier qui permet de relier la rue Ben Gueriouche, au nord, à l'avenue du 1^{er} novembre 54 (ex- avenue Jean Jaurès), au sud (voir plan de situation figure 2). Elle a été construite en 1901. Son premier propriétaire était Monsieur Michel Attar d'origine juive. Les propriétaires actuels sont Messieurs Madoui Smaïl et Madoui Lakhdar. Sur le plan morphologique, Harat Attar se caractérise par une forme identique à celle de Harat Hammamou mais avec une superficie plus grande. Sa superficie est de 819,30 m² (25,60 m x 32 m), avec un haouche de 187 m² et un stah de 98 m² situé au dernier étage. Actuellement, Harat Attar est habitée par 13 familles réparties comme suit : cinq familles au rez-de-chaussée et huit familles à l'étage.

Les cinq familles du rez-de-chaussée se partagent huit bouyoute, cinq cuisines et deux toilettes communes.

Les huit familles de l'étage occupent vingt deux bouyoute, huit cuisines et six toilettes. Face à l'avenue et au rez-de-chaussée s'ouvrent un commerce et un service pendant que, tout le long du passage piétonnier, nous rencontrons des locaux d'artisanat.



LA HARAT DE SETIF (ALGERIE)

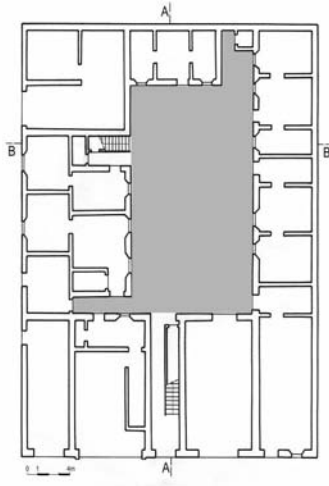


Figure 2a : R.d.c

0 — 4m

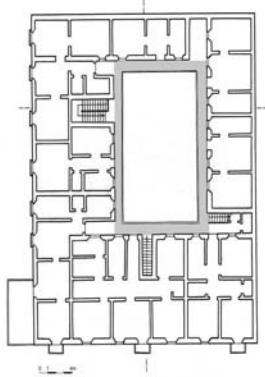


Figure 2b : Etage

Les espaces intérieurs communs de la harat

Nous disons espace commun et non espace collectif car l'espace commun est, pour nous, l'espace sur lequel s'exerce le contrôle d'un collectif humain. La prise en charge de l'espace se fait d'une manière responsable : l'espace est géré quotidiennement par les habitants selon des codes tacites et moraux : le haouche de la harat en est un exemple.

L'espace collectif par contre reste un espace anonyme. La responsabilité n'est pas située. Prenons l'exemple d'un terrain de rencontre dans le collectif. Aujourd'hui, c'est un terrain de rencontre, demain un parking et après-demain un dépotoir d'ordures ou autre.

Les espaces intérieurs communs de la harat les plus caractéristiques restent la dakhla, le haouche, la satha, le stah et la stiha.

La dakhla (l'entrée, figure 3)

De forme allongée, avec des surfaces qui varient entre 5 et 40 m², de longueur pouvant atteindre 20 m et de largeur

2m, la dakhla est un véritable sas, un passage obligé aussi bien vers les bouyoute qui donnent sur cet espace que vers le haouche (la cour intérieure) qui, à son tour, s'occupe de desservir les autres espaces. La dakhla contient généralement des escaliers qui mènent à l'étage. Elle est constituée de plusieurs limites [6] spatiales qui assurent une transition dynamique entre l'extérieur et l'intérieur. Ces limites représentent des obstacles qui sont soit d'ordre visuel tel que la kella [7], soit d'ordre physique tel que la porte ou le petit muret formant chicane. La dakhla reste l'espace où l'on peut déjà voir sans pouvoir franchir, où l'on peut se faire entendre sans être vu. C'est un espace qui est pris en charge par toutes les familles de la harat.

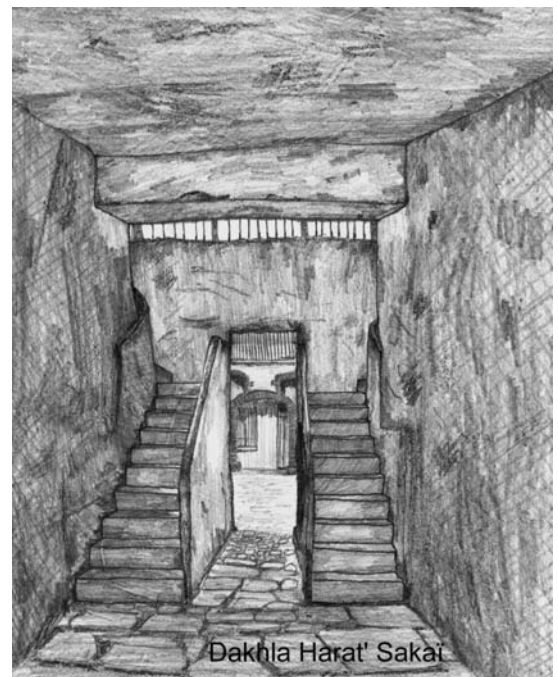


Figure 3 : exemple d'une dakhla (dessin d'auteurs)

Le haouche (la cour intérieure, figure 4)

Le haouche est l'espace où s'exécutent, au quotidien, les pratiques des familles.

C'est un espace fermé et découvert, ouvert sur le ciel. Le haouche, véritable centre de la harat, est le poumon qui permet aux bouyoute l'entourant de changer d'air, de s'oxygéner. C'est lui qui leur procure la lumière naturelle dans laquelle elles baignent toute la journée et qui gratifie certaines d'entre elles de quelques rayons de soleil. Les portes et les fenêtres des bouyoute ne ressentent aucune gêne à confier à cet espace extérieur l'intérieur des bouyoute. C'est pour cela qu'elles restent presque tout le temps ouvertes. A lui seul, il rassemble tous les services que se partagent les familles. Ces services comme les toilettes et la buanderie, sont judicieusement implantés dans des endroits où aucun regard indiscret n'ose aller les chercher.

L'espace du haouche rassemble de beaux éléments d'architecture : une petite fontaine, un petit bassin... el aïn pour l'eau et quelques plantes vivaces: un figuier ou

un pied de vigne pour l'ombre et la fraîcheur. Le sol du haouche véritable patchwork, favorise à la fois l'infiltration lente de l'eau et une évaporation en surface qui augmente l'humidité de l'air et améliore le microclimat de la harat.

Le haouche reste l'espace où le maousssem, événement culturel, trouve toute sa dimension, c'est le lieu qui lui sert de support principal. Le haouche est toujours et à tout moment de la journée propre et très accueillant. Nous sommes loin du hawsh (il s'écrit de cette manière) du Caire évoqué par André Raymond [8].



Figure 4 : Haouche harat Hammamou (dessin d'auteurs)

La satha (la coursive, figure 5)

La satha est une forme de coursive de par sa structure spatiale. C'est "le balcon" intérieur de la harat. En réalité, il s'agit d'un espace plongé dans un autre espace, celui du haouche. Si le haouche appartient à la femme en temps normal, il lui arrive d'être involontairement partagé avec les hommes lors des événements exceptionnels.



Figure 5 : exemple d'une satha (dessin d'auteurs)

Le stah et la stiha (la grande et la petite terrasses)

Le stah [9] et la stiha, lorsqu'ils existent, se situent indifféremment au premier ou au dernier étage. Ce sont des terrasses qui sont utilisées par toutes les familles de la harat.

Ils se transforment parfois en des espaces de réunion lors des événements exceptionnels (fêtes ou obsèques).

La harat comme un modèle pour le logement collectif

Les espaces intérieurs communs de la harat sont dans un état de délabrement avancé [10]. Malgré leur vétusté et leur exigüité, les habitants les préfèrent à ceux des logements collectifs [11] car ils encouragent une forme de sociabilité entre les voisins sans pour autant sacrifier l'autonomie de chacun.

A l'opposé, les espaces du logement collectif aussi bien les espaces intérieurs (tels que le hall, la cage d'escalier, le palier) que ceux extérieurs (tels que l'aire de jeux, le parking, l'espace vert) brouillent souvent les distinctions urbaines entre les espaces privés, collectifs et publics [12]. Ils semblent ne pas appartenir à l'habitant. En fait, ils ne sont que des espaces de transition ou des espaces anonymes.

Dans le bloc, au delà du seuil de l'appartement, les espaces restent ambigus. Dans la harat, au delà des unités familiales, les espaces appartiennent à toutes les familles et, en plus, encouragent la vie de voisinage.

Pour les habitants qui déménagent de la harat pour le collectif, ils sont parfois dans un désarroi [13]. Ils ne retrouvent plus les espaces auxquels ils étaient habitués. La vie de voisinage s'arrête donc à la porte de la harat. L'habitat collectif n'offre aux nouveaux arrivants rien de plus qu'un logement noyé dans une multitude de logements.

Il ne reflète rien d'autre que le nom qu'elle porte : le nombre de logements qui la composent. Tout, à son contact, semble s'être évaporé : les coutumes, les usages, les pratiques, le modèle culturel local. Tout, à son contact, semble s'être dissout : le voisinage et l'urbanité.

A croire que les pouvoirs publics et les maîtres d'ouvrage n'ont eu jusqu'à présent pour souci que celui de résorber la crise de logement. En effet, la crise de l'habitat [14] qui commence à se faire sentir et à venir a été totalement occultée.

Il est courant, chez nous, de croire que l'être humain a besoin juste d'une habitation, d'un logement et que tout le reste est secondaire. Pourtant, tout un habitat lui est nécessaire pour pouvoir vivre, évoluer et s'épanouir.

Chez nous, il y a un adage qui dit : « on achète le voisinage avant d'acheter la maison d'habitation ! »

Seulement, qui peut prétendre au choix de ses voisins en temps de crise de logement ? Qui songe un instant à la vie de voisinage lorsque le nouveau logement semble, par ses mille feux, les attirer ?

La vie de collectivité n'a rien à voir avec la vie de voisinage laissée derrière. Pour ces nouveaux locataires c'est le premier contact avec leur nouvel environnement qui va être le plus douloureux et le plus dur à surmonter. Désormais, ils vont devoir composer avec le nombre important de locataires qui partagent les mêmes espaces collectifs qu'eux. Désormais, ils vont devoir se familiariser avec l'anonymat dont ils ont jusqu'ici ignoré l'existence.

Alors ! après cela, que reste-t-il de la soif d'autonomie et du logement moderne tant souhaité ?

Le logement collectif qu'on leur a attribué et pour lequel

LA HARAT DE SETIF (ALGERIE)

ils ont quitté la harat se dresse maintenant devant eux dur et froid.

Il s'impose à eux par l'organisation de ses espaces vagues et par la négation de toute une mémoire collective, leur mémoire collective. D'un modèle culturel ancestral, il ne restera rien.

Au fil des jours, naît, prend forme puis se développe une certaine nostalgie, la nostalgie des espaces abandonnés. Les espaces de la harat défilent à travers les discussions qui deviennent quotidiennes. Toutes les âmes sensibles qui ont du mal à s'adapter à ce nouveau mode de vie, et c'est le cas de la majorité des ménages, se sentent étouffer au contact de leur nouvel environnement.

Dans le collectif à défaut d'habitat c'est d'un logement perché entre ciel et terre qu'ils vont devoir se contenter !

La mitoyenneté va se multiplier pour devenir plus impersonnelle. Si dans la harat celle-ci était réconfort, ici elle va se transformer en calvaire. Au moins quatre faces du logement cubique sont partagées avec des voisins qui restent souvent des étrangers.

Ceux qui quittent la harat pour le collectif savent ce qu'ils ont laissé derrière.

CONCLUSION

Aujourd'hui, tout reste à refaire. Nous ne cherchons pas à réhabiliter la harat. Nous n'aspérons pas à sa restauration. Nous restons, par contre, convaincus que rien ne peut l'arrêter : ni la topographie d'un terrain, ni les matériaux modernes, ni les pratiques venues de ci de là... Nous pensons, et à juste titre, que tout est possible pour la harat : à l'aide de moyens de réalisation archaïques, elle a pu naître, exister et faire le bonheur d'une communauté tout entière. Pourquoi ne ferait-elle pas, maintenant que la panoplie des moyens de réalisation s'est élargie, le bonheur de toute une société ?

Au moment où nous entamons notre travail de recherche, le problème de sécurité ne se posait pas encore. A présent, il s'impose. Il devient incontournable. Désormais, il faudra composer avec. Et la harat a de tout temps assuré une certaine sécurité : ici, les habitants ne se tournent pas le dos, ils se regardent en face.

L'architecte, l'urbaniste et tous ceux qui interviennent dans la production du cadre bâti, aujourd'hui comme hier, sont interpellés avec force et vigueur. Ils sont appelés à

« re-endosser » le tablier du maître d'école, de l'éducateur, de celui qui doit par le discours et par la proposition d'éléments de repère judicieux réorienter l'habitant dans le choix et la pratique de son habitat. Une fois son essence saisie, la harat peut redevenir un modèle de base pour rétablir les valeurs sociales qui ont longtemps servi de vrai moteur pour la vie de voisinage.

RÉFÉRENCES

[1] La harat a fait l'objet d'une publication, par les deux auteurs, d'un ouvrage intitulé Harat' Stif sur Almanach, Quand la Harat conte la Harat, Presses de Dar El-Houda, Aïn M'Lila, 2000. L'ouvrage comprend 48 harate.

[2] HALL Edouard T., 1971, La Dimension Cachée, éditions du Seuil, Paris 6, p. 209.

[3] "Cohabiter ... " LANCON Georges, BUCHOUD Nicolas, 2003, éditions L'Harmattan, p.212.

[4] Une vie de voisinage est une vie qui permet de vivre ensemble avec des voisins, en commun, en relation. LANCON Georges, BUCHOUD Nicolas, op. cit., p. 124.

[5] " La notion d'urbanité, ' vivre ensemble ' ". PERRAUDIN B., De LAGAUSIE Y., Attractivité et urbanité des territoires, Echanges euro-méditerranéens, actes de la 10ème Université d'été du CFDU 28, 29 et 30 août 2005, Montpellier, éditions Certu, France, p. 9.

[6] Les limites dans la maison à cour marquent la différence entre le dedans et le dehors DEPAULE Jean-Charles, 1985, A travers le mur, éditions Centre de Création Industrielle, Centre Georges Pompidou, p. 75.

[7] La kella, sorte de tenture en toile, accrochée au cadre de la porte du béite (pièce polyfonctionnelle) ou de la porte séparant la dakhla du haouche.

[8] "Au Caire, les hawsh sont de grandes cours ou enceintes pleines de cahutes de quatre pieds de haut, où logent une foule de pauvres gens, entassés pêle-mêle avec leurs bestiaux..." RAYMOND André, 1985, Grandes Villes Arabes à l'Epoque Ottomane, éditions Sindbad, Paris, p. 323.

[9] Notion utilisée également par les Algérois pour désigner la terrasse. Lire à ce propos l'ouvrage de LESBET Djaffar, La Casbah d'Alger, 1985, éditions Office des Publications Universitaires, pp. 31-33 et 162.

[10] Les harate analysées sont toutes de l'époque coloniale. Certaines d'entre elles datent de 1870 (source : étude menée par les auteurs sur terrain plus l'utilisation de l'échantillon de 48 harate de l'ouvrage Harat' Stif sur Almanach, Quand la Harat conte la Harat, op. cit.).

[11] Enquête des auteurs auprès des ménages de la harat.

[12] Pour reprendre la formule exacte de Havel J.-E : "L'habitat et le logement sont un domaine où l'imprécision et où les sujets de quiproquo fourmillent". HAVEL J.-E., 1957, Habitat et Logement, Presses Universitaires de France, p.11.

[12] Enquête des auteurs auprès des ménages des cités 400, 500, 600, 750 et 1014 logements. CLERC Paul, 1967, Enquête démographique et psycho-sociologique, éditions Presses Universitaires de France.

[14] " BOUBAKEUR Sid, L'habitat en Algérie, Stratégies d'acteurs et logiques industrielles, éditions Office des Publications Universitaires, pp. 10-14.